

siasme; c'est que les masses ont deviné d'instinct, par intuition, les tendances et les aspirations du *maestro*.

M. Scudo, qui s'est montré cependant si hostile aux œuvres de Verdi, le reconnaît lui-même dans les lignes suivantes : « Lorsque ce chantre des passions extrêmes est apparu, l'Italie, dil-il, se préparait à accomplir sa délivrance, elle voulait être passionnée, remuée, exaltée, el ne voulait plus rire de ce rire bénin, tout domestique de Cimarosa, ni se laisser aller à l'ironie débilitante de Rossini; elle trouva dans Verdi le musicien qu'il lui fallait, aux accents âpres, aux rhyhmes vigoureux, aux mélodies courtes, mais ardentes, aux morceaux d'ensemble pleins d'unissons victorieux, à l'instrumentation frusê, mais puissante el colorée.

« *Chiama gli abilator dell'ombre eterne*
 « *Il rauco son délia lartarea tromba,*
 « *Treman la spaziose aire caverne*
 « *El l'aer ciceo a quel romor rimbomba.*

Il y a de ces intonations là dans *Nabucco, i Lombardi, Ernani, il Trovalore, Rigoletto, et il Ballo in Maschera*. C'est ce que voulait l'Italie; aussi a-t-elle acclamé le barde qui lui communiquait la sainte fureur dont elle est encore pénétrée. » (Scudo, — à propos du *Ballo in Maschera*, — *fièvre des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1860).

N'est-ce pas là, je le demande, un impérissable titre de gloire? Y a-t-il au monde une plus sainte, une plus sublime mission que celle qui consiste à inspirer l'amour de la pairie et la haine de l'étranger qui l'opprime?

On pourrait appliquer à Verdi ce que Scudo dit de Beethoven : « Plongé tout entier dans l'idée qui le préoccupe, il s'inquiète fort peu des préceptes de l'art, il crée la langue dont il a besoin sans se demander si les pédants daigneront l'approuver, et il abandonne aux commentateurs futurs le